117.

L'ATTENTAT DE VERSAILLES,

OU

LA CLÉMENCE DE LOUIS XVI,

TRAGÉDIE.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Ut Trojanas opes, & lamentabile regnum eruerint Danaï. . . . . . .

A GENEVE,

ET SE VEND A PARIS.

1790.

Case FRC 1119

cf M&W 2180

AVERTISSEMENT.

J'OFFRE à mes concitoyens une pièce vraiment nationale, dont le ſujet n'a point été puiſé dans les annales obſcures de l'hiſtoire, mais pris ſur le temps même.

J'ai vu & j'ai voulu conſacrer un des plus extraordinaires & des plus affreux événemens dont un Français puiſſe être le témoin dans ſa Patrie. J'ai cru pouvoir ſubſtituer M. de Calonne à ſa lettre au Roi, où il diſoit, au mois de février dernier, avec autant d'énergie que de vérité : VOYEZ CE QUE VOUS ÉTIEZ, ET VOYEZ CE QUE VOUS ÊTES ; que ne pourroit-il pas ajouter aujourd'hui ? ....

Je ne dirai qu'un mot ſur la compoſition & le ſtyle de cet ouvrage ; on s'appercevra facilement, ſans doute, que je me ſuis étudié à rapprocher dans cette pièce toutes les plus belles ſituations de nos plus célèbres tragiques, j'en ai même ſouvent pris des vers entiers, imité beaucoup d'autres, & preſque toujours rappelé chaque ſcène par un des premiers vers de

celle contre laquelle j'osois me proposer de joûter. Le public me trouvera sans doute bien audacieux ; les connoisseurs jugeront si j'ai réussi.

Qu'on ne me reproche point ici de personnalités ; j'avertis mes lecteurs qu'il faut se porter à un siècle du nôtre pour voir cette pièce à son véritable point d'optique, & par conséquent nous supposer tous morts ; d'ailleurs je dirai avec Juvénal :

Semper ego auditor tantum, nunquamque reponam ;
vexatus toties rauci, Theseide Codri.

PERSONNAGES.

LE ROI.
LA REINE.
LE DAUPHIN.
Le Duc D'ORLÉANS.
La Ducheſſe D'ORLÉANS.
La Marquiſe DE TOURZEL, *gouvernante du Dauphin.*
Le Duc DE GUICHE, *Capitaine des Gardes.*
Le Comte DE MONTMORIN. } *Miniſtres.*
Le Maréchal DE BEAUVEAU. } *Miniſtres.*
* NEKRE. } *Miniſtres.*
Madame NEKRE.
CALONNE.
Le Comte DE MIRABEAU.
Le Comte DE LALLY.
Le Marquis DE SAINT-HURUGE.
CÉRUTTI, *Ex-Jéſuite, confident de Nekre.*
DURUEY, *ami de Calonne.*
Le Comte DE LA TOUCHE, *Chancelier du Duc d'Orléans.*
Le Marquis DE LA FAYETTE.
CHAPELIER, *Député de Bretagne.*
BARNAVE, *Député du Dauphiné.*
LA CLOS, *ſerviteur intime du Duc d'Orléans.*
Députés de l'Aſſemblée Nationale.
Gardes.
Peuples.

La ſcène eſt dans différens appartemens du château de Verſailles.

---

* On s'eſt permis d'écrire ſon nom comme on le prononce pour la facilité & la douceur de la verſification.

L'ATTENTAT DE VERSAILLES

OU

LA CLÉMENCE DE LOUIS XVI;

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALONNE, DURUEY.

CALONNE.

OUI, je viens dans Paris faire entendre ma voix;
Du ſceptre chancelant je viens plaider les droits,
Rappeler les Bourbons au rang de leurs ancêtres;
Et le Peuple Français à l'amour de ſes maîtres.
Que les temps ſont changés! quand je vins au Conſeil,
La cour brilloit encor d'un pompeux appareil;
De Verſailles ſur-tout, de ces lieux magnifiques,
Les courtiſans en foule inondoient les portiques;
Et les autres Etats, également ſoumis,
Confondoient dans leurs vœux Antoinette & Louis.
Un étranger ſorti d'une ſecte ennemie,
En un vaſte déſert a changé ma Patrie;
Ses perfides conſeils, ſur le front de Louis,

Ont flétri la couronne & desséché les lys ;
Tout a péri, grands Dieux ! entre ses mains funestes !
De nos Français, dis-moi, que font ici les restes ?
Les droits sont-ils sans force, & les lois sans vertu ?
Enfin Nekre à ses pieds a-t-il tout abattu ?
De ce qui s'est passé, je suis instruit à peine.

DURUEY.

Dans la tombe on venoit de descendre Vergenne,
Quand Montmorin parut ; ses commis affligés,
L'observent en silence autour de lui rangés.
Il quitte les états de la fière Armorique ;
Il fonde sur Gérard toute sa politique ;
Ce tortueux Gérard qui soutint autrefois
Du débile Gravier la trop timide voix ;
L'œil morne maintenant, les paupières baissées,
Craint de payer lui seul leurs sottises passées ;
Pour Montmorin il offre, en parole, en écrit,
Dans un très-petit corps, un plus petit esprit ;
Des bienfaits de Louis, comblé dès son enfance ;
Il ne sut le servir que de son ignorance ;
La guide de l'Europe échappée à ses mains,
Voltige au gré des vœux de tous les Souverains ;
Gustave le dédaigne, & Joseph le commande,
L'aigle de Frédéric plane sur la Hollande :
Mais un bruit qui bientôt s'accrédite à la Cour,
Vient d'un premier Ministre annoncer le retour.
De l'œil de bœuf ému les voûtes retentissent,
Du Courtisan pillard les cheveux se hérissent ;
Castries fuit, Ségur fuit, poussant des cris aigus ;
Breteuil même étonné regarde vers Dangus :
Brienne, s'asseyant sur les marches du Trône,
Du pouvoir souverain cependant s'environne,
Et du hardi prélat l'esprit insidieux
Contre nous se déploie en édits désastrueux ;
Les enfans de Thémis, fuyant leur domicile,
Dans des Temples obscurs vont chercher un asile ;
Et prisonniers au sein d'un nouvel Ilion,
Ils prédisent le trouble & la confusion ;

Sabatier, qui des siens anime le courage ;
Propose les Etats pour arrêter l'orage ;
Et redoutant l'essor de ce nouveau Visir,
Tout bon Français bientôt marque même désir.
Nos Sénats réunis, brillans de renommée,
Entraînent sur leurs pas & la mître & l'épée ;
La Cour paroît céder ; & Brienne aux abois,
Fixe un terme à nos vœux qu'il retarde vingt fois.
Des Peuples en suspens la trop vaine espérance
Fonde sur les Etats le salut de la France.
Cependant le Prélat, sans mesure ni frein,
Rompt & détruit le soir ce qu'il fait le matin ;
En arrêts impuissans en vain il se consume,
En vain des beaux esprits il emprunte la plume ;
Il est contraint de fuir, suivi de Lamoignon,
Qui depuis . . . Mais alors on estimoit son nom ;
Dans ce moment d'effroi, de trouble & de scandale ;
Nekre fait retentir les cris de sa cabale ;
Le Peuple s'en émeut, Versaille est effrayé ;
Enfin le Roi le nomme, & Lambert est rayé ;
Le Génevois soudain & son ardente clique,
Sappent à coups pressés le pouvoir monarchique ;
Des mains de Cérutti pleuvent mille pamphlets ;
Les Princes, les Prélats sont livrés aux sifflets,
Et de l'Italien la plume incendiaire,
De Genève en nos murs veut allumer la guerre.
C'est en vain que d'Artois, Condé, Bourbon, Conti,
S'opposent aux efforts d'un esprit perverti ;
Ils sont prêts à périr sous les débris d'un Trône
Que ne connoîtroit plus l'œil même de Calonne.

CALONNE.

Comment un tel projet manqué dans tous les temps ;
Peut-il encore avoir de nombreux partisans ?
On sait qu'à ses Barons, trop fiers de leur fortune,
Philippe osa jadis opposer la Commune ;
Mais un plan si voisin de la confusion,
Obtint bien rarement son exécution.

DURUEY.

Nekre, d'un esprit vain, & tout plein de lui-même ;
Croit que tout doit céder à son vaste systême,
Que la France à genoux, l'encensoir à la main,
Pour tout autre que lui, n'aura que du dédain ;
L'insensé ne voit pas que tout prêt du naufrage......

CALONNE.

Je viens, s'il en est temps, pour conjurer l'orage ;
D'un billet, que dans Londre on m'adressa d'ici,
Dans ce jour, m'a-t-on dit, je dois être éclairci ;
On parle d'attentat, de révolte & de crimes ;
On tait les criminels, ainsi que les victimes.

DURUEY.

Protégez cet Empire, ô Dieux de mon pays !

CALONNE.

Sans doute il faut pleurer le superbe Paris.

DURUEY.

Ce n'est plus cette ville en merveilles féconde,
Que la Seine autrefois, l'arrosant de son onde,
Comtemploit, & voyoit la reine des cités ;
Ce n'est plus qu'un amas d'horribles cruautés.
Effrayés des apprêts de nos guerres civiles,
L'abondance & les arts on fui de leurs asiles ;
On y souffre le meurtre, & de la trahison
On offre à prix d'argent de payer le poison.
Le citoyen y foule une terre étrangère ;
Le bourgeois veut pour lois donner sa règle austère ;
Et le bruit des guerriers, aux armes l'appelant,
L'artiste dans ses mains voit mourir son talent.
La liberté pour nous ne fut que la licence ;
Le cœur droit de Louis est dans la confiance,
Et ne croyant céder qu'aux vœux des bons Français,
D'une affreuse anarchie il souffre les excès.

CALONNE.

Le voile des Rhéteurs étendu sur la France,
Annonce de l'Etat l'entière décadence,
Où le raisonnement vient gâter la raison ;
Richelieu même doit le pas à Pétion :

Des abus de l'esprit trop ordinaire exemple ;
Colbert & Chapelier disputeroient ensemble ;
Et le sophisme admis pour maxime d'état,
Target doit dans Denain décider du combat.

DURUEY.

Nekro fut des premiers à franchir la barrière ;
A tous nos raisonneurs il ouvrit la carrière ;
Et dans moins de vingt ans, ces publiques leçons
Ont produit les écueils auxquels nous périssons ;
Lui-même & Cérutti.

CALONNE.

Je vais ici l'attendre ;
Toi, passe chez la Reine, où je devois me rendre.

SCENE II.

NEKRE, CALONNE, CÉRUTTI.

CALONNE.

Enfin vous l'emportez, Monsieur, & notre Roi
Vous élève en un rang qui fut jadis à moi,
Il vous fait Directeur des trésors de la France.

NEKRE.

Un titre entre nous deux met quelque différence ;
Par-là, Louis est juste, & fait connoître assez
Qu'il veut récompenser les services passés.

CALONNE.

Sans nous en rapporter aux jugemens des hommes,
Le destin de l'Etat montrera qui nous sommes ;
J'ai prévu, j'ai parlé : dans un conflit si grand,
On cède à des raisons dont vous êtes garant.

NEKRE.

Si j'avois à parler à d'autres qu'à Calonne,
Je laisserois briller l'éclat qui m'environne ;
Et mon compte rendu dans mes habiles mains,
Les tiendroit au niveau du reste des humains.

Je dirois qu'un miniſtre ayant mon caractère ;
A droit, ſur ſa parole, aux reſpects de la terre.
Mais enfin, puiſqu'ici le Ciel veut nous unir,
Vois Nekre tout entier, & parle ſans rougir.

CALONNE.

Je rougis pour toi ſeul, pour toi, dont l'artifice
A conduit ma patrie au bord du précipice,
Dont l'ignorante main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Pour moi qui, de l'Etat dirigeant la Finance,
Laiſſai chacun jouir des droits de ſa naiſſance ;
L'on ne m'a jamais vu, trahiſſant mon devoir,
Confondre en même rang le ſoc & l'encenſoir ;
Et périſſe à jamais la fauſſe politique
Qui conçoit ſans degrés un Etat monarchique,
Qui veut au même poids peſer tous les mortels,
Qui du ſang des Français cimente ſes Autels,
Et n'ayant que Raynal & Guillotin pour guides,
Ne peut nous rendre égaux qu'à force d'homicides.
Oui, je doute, Monſieur, que les yeux de Louis,
D'un preſtige auſſi vain ſoient long-temps éblouis ;
Il pourroit entraîner des ſuites trop ſiniſtres.

NEKRE.

Je dédaigne, Monſieur, la foule des miniſtres,
Qui ſe traînant toujours ſur des formes d'Etat,
Gouvernent d'habitude, & règnent ſans éclat.
Avant moi, Richelieu fit tout céder au Trône,
De Louis ſur ſa tête il plaça la couronne,
Et portant le Monarque au faîte des grandeurs,
Laiſſa loin de ſes pas ramper ſes ſucceſſeurs.
Je viens après cent ans, jaloux de ſa mémoire,
Par un nouveau chemin ravir la même gloire,
Et me feſant du Peuple un bien plus fort appui,
Régner tout-à-la-fois ſur le trône & ſur lui.

CALONNE.

Mais la Cour ſera-t-elle auſſi d'intelligence ?

NEKRE.

Je ſaurai, croyez-moi, la réduire au ſilence ;

De la philoſophie embraſſant les autels,
Je porte ma fortune au-deſſus des mortels.

CALONNE.

Je ne puis encenſer une philoſophie,
Sous laquelle je vois toute gloire avilie;
Qui sème le déſordre & la diviſion;
Reſpectant, comme vous, l'homme, & la Nation,
Ne doit-elle pas tout à ceux, dont le génie
La tira de l'enfance & de la barbarie?
A ceux dont le talent, dans le plus grand des Arts,
Toujours en ſa faveur ſut fixer les haſards?
A ceux qui des deſtins, maîtres pour ainſi dire,
Préparèrent de loin la grandeur de l'Empire?
S'il nous eſt glorieux de nous dire Français,
La multitude eut peu de part à ces ſuccès;
Et quand il faut, Monſieur, conjurer la tempête,
Que peuvent mille bras dépourvus d'une tête;
D'une fauſſe lumière on doit craindre l'éclat;
Par-tout elle perdit & le culte & l'Etat,
Et le peuple changeant ſeulement de ténèbres,
Marque de flots de ſang ces époques célèbres.
Le temps & la raiſon ramènent les eſprits;
Les Français rougiront d'avoir été ſurpris.
Du Roi déſabuſé que ne peut la furie?

NEKRE.

Suffren dans Siſteron tremble encor pour ſa vie.
Vois le peuple Breton inſtruit par Montmorin,
Soutenir mes projets les armes à la main;
D'Orléans, dans Paris, arbore ma bannière;
Le bourgeois n'y tient plus ſon front dans la pouſſière;
A Marſeille & dans Aix, le tribun Mirabeau
Au rochet, à la robe, ouvre plus d'un tombeau;
Et ſans gloire aujourd'hui, cette Nobleſſe antique
Préfère à ſes lauriers la palme académique;
Ignorant qu'en cet art, dès long-temps dénigré,
Qui ne vole au ſommet rampe au dernier degré.
Des enfans d'Apollon careſſant la rudeſſe,
On la voit mendier les myrthes du Permeſſe;

Les Boufflers, les Duras, savent faire un discours;
Sec aine le Maçon s'asseoit près des Harcourts;
Nivernois au conseil, & Beauveau dans l'armée
Ne doivent qu'à moi seul toute leur renommée.
Lauraguais n'est qu'un fou, Biron un partisan;
Liancourt croit déjà n'être plus courtisan;
Fézensac m'obéit, & Périgord végète;
Mouchy de son salut seulement s'inquiète;
Bouillon vit ignoré; Montmorin aujourd'hui
Couvre sa nullité de mon utile appui;
Narbonne aux pieds de Staal voit écouler sa vie;
Le sang de vos héros au publicain s'allie;
Et riche de l'emploi de Maître de l'Hôtel,
Descars, le fier Descars succède à Montmartel.
De Louis, par son cœur conduit dès sa naissance;
Le rusé Maurepas sut prolonger l'enfance;
Confiant dans Vergenne, il crut régner par toi,
Despote sous Brienne, & Plébéien sous moi,
Une ame noble & franche est tout son caractère;
Et le mal qui fut fait fut de son ministère.
Voilà ce dont on veut que je sois alarmé:
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

CALONNE.

En étranger jaloux, c'est juger ma patrie;
Quoi! vous comptez pour rien nos héros dans l'Asie;
Et Condé dans Friberg, dans nos îles Bouillé;
Rochambeau dans Boston, peut-il être oublié?
Je vous rappellerois d'Estaing & la Grenade,
De Quélen, jeune encor, la célèbre Ambassade;
D'Albert, Broglie, Laval, qui tous sujets soumis,
Sont encor la terreur de tous nos ennemis.
Toujours on trouve en vous cette orgueilleuse ivresse;
D'une ame folle & vaine, & sans scélératesse;
Mais détaillant un peu votre vaste tableau,
Ne soupçonnez-vous pas ce même Mirabeau?
Dans vous, l'ambition peut n'être pas un vice;
Burrhus ambitieux fut trompé par Narcisse;
Et ce bruyant Philippe idole de Paris,

Est-

Eſt-il auſſi flatté d'être de vos amis ?
D'Albion, préférant les mœurs & les maximes ;
Des mains d'un ſcélérat, il peut voler aux crimes.
Cet homme eſt Mirabeau, redoutez tout de lui.

NEKRE.

Que peuvent-ils ſans moi ? j'ai le Peuple aujourd'hui ;
Tout doit fléchir ici ſous le joug populaire.

CALONNE.

C'eſt eſtimer trop haut la faveur du vulgaire ;
Car de ce Peuple enfin dont on fait tant de cas. . . .

NEKRE.

Je ſéduirai les cœurs.

CALONNE.

Ils ſolderont les bras ;
Et tournant contre vous votre propre artifice,
De la chûte du Trône ils vous rendront complice :
Mon amour pour mon Roi. . . .

NEKRE.

C'eſt le pouſſer trop loin.

CALONNE.

Sans doute, & c'eſt vous ſeul que regarde ce ſoin.

SCÈNE II.

NEKRE, CÉRUTTI.

NEKRE.

AMBITIEUX eſclave, & né pour toujours l'être,
Avec peine dans moi tu reconnois un maître ;
Tu voudrois m'effrayer du nom de Mirabeau ;
Le cèdre voit en paix croître l'humble roſeau ;
C'eſt à toi qu'appartient l'honneur de le confondre ;
Ami, je te chargeai du ſoin de lui répondre,
Sur-tout quand tes écris. . . . .

CÉRUTTI.

Oui, j'ai tout préparé ;
Ce que juſqu'à préſent le Peuple a révéré,
Eſt préſenté par moi comme un culte frivole ;

J'ai renversé le temple, & j'ai brisé l'idole ;
Nourri, vous le savez, à l'ombre des autels,
J'allois y bégayer des sermens éternels,
Quand d'un Ministre altier la ferme politique
Brisa de Loyola le sceptre tyrannique,
Il ouvroit la carrière à mes jeunes talens ;
Je défendis Ignace & ses nombreux enfans,
Et de l'ambition la première étincelle,
Dans mon novice cœur fut le fruit d'un saint zèle ;
Depuis étudiant le monde & ses secrets,
Je servis avec vous de plus grands intérêts ;
Mais en me partageant entre Genève & Rome,
Je sus à tous les deux préférer le grand-homme.
Comptez sur moi, Seigneur, & soyez mon appui.

NEKRE.

Mon cœur reconnoîtra ce service aujourd'hui ;
Mais dédaignant des Cours la vieille politique ;
Consultons le moment par qui tout est permis,
Et le besoin d'argent à qui tout est soumis.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Comte de MIRABEAU, le Marquis de SAINT-HURUGE.

Le Comte de MIRABEAU.

Viens, suis-moi, d'Orléans en ces lieux se doit rendre;
Je pourrai cependant te parler & t'entendre.
Instruis-moi des secrets que doit avoir appris
Le séjour que pour moi tu viens faire à Paris ;
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère ;

Songe que du récit enfin que tu vas faire,
Dépendent les destins de l'Empire Français ;
Que fait-on dans Paris ? que dit-on au Palais ?

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

La capitale encore à son Prince fidelle,
Voyoit, sans s'étonner, un armée autour d'elle ;
Les Gardes seulement, assurés de secours,
Payés par d'Orléans, murmurent tous les jours.
La foiblesse du chef à leurs yeux découverte,
De Biron au cercueil leur fait pleurer la perte.
Mais, sans éterniser des regrets impuissans,
Portés à la révolte, ils suivent d'Orléans.

Le Comte de MIRABEAU.

Nous saurons employer ces nouveaux janissaires.
Que font en ce moment nos secrets émissaires ?
Dans les replis des cœurs, amis n'as-tu rien lu ?
Philippe y jouit-il d'un pouvoir absolu ?

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

D'Orléans est content, si nous voulons l'en croire,
Et semble se promettre une heureuse victoire ;
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, trompant son calcul ordinaire,
Limon cherche en son nom à gagner le vulgaire ;
Le Peuple se souvient, malgré son amitié,
Qu'il l'a de son palais privé de la moitié ;
Lorsque pour agrandir sa fortune nouvelle,
Il fit à ses voisins une injuste querelle.
Moi-même, j'ai souvent entendu ses discours ;
Le Peuple craint Philippe, & le craindra toujours ;
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Pour lui votre absence est un sujet de murmure.
Tous regrettent le temps à leurs penchans si doux,
Quand au Palais royal on n'entendoit que vous.

Le Comte de MIRABEAU.

Quoi ! tu croirois, ami, que mes fautes passées
Déjà des mains du temps pourroient être effacées ?
Tu crois, qu'obéissant à mon plus chaud désir ;

Paris m'écouteroit encore avec plaisir?

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

Le succès désormais réglera sa conduite;
Il faut voir de la Cour la victoire ou la fuite.
L'habitant de Paris, aimant toujours ses Rois,
Obéit sans murmure à leurs plus dures lois:
Il ne trahira point l'amour de tant d'années;
Mais enfin le succès dépend des destinées;
Si l'heureux d'Orléans, secondant notre ardeur,
Au château de Versaille est déclaré vainqueur,
Vous verrez ces bourgeois lui rendre dans leur ville,
Avec l'obéissance, un hommage servile;
Mais si dans son dessein, les hasards plus puissans,
Marquent de quelqu'affront le nom de d'Orléans,
Alors, je l'avoûrai, tremblant de votre audace,
Je crains pour vous, Monsieur, quelqu'affreuse disgrace;
Nekre, vous le savez. . . . .

Le Comte de MIRABEAU.

Peut-être avant ce temps
Je saurai l'occuper de soins plus importans.
Je sais que ce Ministre a juré ma ruine,
Je sais, s'il triomphoit, le sort qu'il me destine;
Il règne seul, & moi, perdu dans nos Etats,
Je me vois le héros de futiles débats.
Voilà le Peuple, ami; l'apparence le guide.
Nekre est tout à ses yeux; & nouvel Aristide,
A cet homme hautain, cupide, ambitieux,
Je prodigue aujourd'hui le nom de vertueux;
Mais j'ai su lui donner plus d'un sujet de veilles,
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

Quoi donc! qu'avez-vous fait?

Le Comte de MIRABEAU.

Je prétends aujourd'hui
Que cet homme périsse, & la Reine avec lui.

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

Quoi! la Reine, Monsieur, cette auguste Marie,
Qui dans tant de beautés pour le Roi fut choisie?

Le Comte de MIRABEAU.

Que parles-tu de Roi, quand l'aîné des Bourbons,
Louis, d'un vil banquier écoutant les leçons,
Quitte, pour ſuivre Nekre en des ſentiers vulgaires,
Les glorieux chemins que lui traçoient ſes pères;
Un tel diſcours dans moi, te doit être nouveau;
Approche, Saint-Huruge, & connois Mirabeau.
J'ai ſu, même à tes yeux, dès mes jeunes années,
Paroître dédaigner mes hautes deſtinées;
Mais les temps ſont venus où je dois de mon cœur,
Te dévoiler enfin la ſombre profondeur.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Du Peuple inceſſamment je plaignis la misère;
Sentant que par lui ſeul je pouvois m'élever,
Du ton de mes pareils je ſus me préſerver;
Et ſi Nekre avant moi ſe ſervit de ſes larmes,
Que ne peut Mirabeau muni des mêmes armes?
Du Peuple, en nos Etats, je me fis le tribun;
J'excitai d'Orléans, je ſéduiſis d'Autun;
D'Autun dont le cœur jeune, & la bouche encor pure,
Contre le Sacerdoce invoque la nature;
A Philippe, ſoumis à ſes avares goûts,
Je promis les tréſors qu'il prodiguoit pour nous;
Même je fis briller aux yeux de ſa compagne
Le ſceptre du régent, & l'oubli de l'Eſpagne;
Ainſi me préparant à de plus grands combats
Je devins le fanal de nos jeunes Etats;
Fondateur de leurs lois, ſans avoir leur eſtime,
J'y prêchai les vertus, & méditai le crime.
D'Orléans, me dis-tu, ſe croit roi dans Paris!
Je le mettrai lui-même au nombre des proſcrits;
Oui, ne t'y trompe pas, ce Philippe ſi brave,
Ce fanfaron du crime a l'ame d'un eſclave.
Prêt à régner, ami, ſi nous ſommes heureux,
Prêt à fuir, ſi le ſort contrarioit nos vœux.
Enfin, pour m'aſſurer la faveur ſouveraine,
Il faut perdre avec Nekre, Orléans & la Reine;
Sans femme, ſans miniſtre, abhorrant nos Etats,

Le timide Louis va me tendre les bras.
J'ai pour tromper Philippe, aſſuré mes meſures;
Et parmi ſes agens, ſu choiſir des mains ſûres.

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

Ainſi donc vous pouvez douter de ſes vertus?

Le Comte de MIRABEAU.

Ce ſeroit m'occuper de ſoins trop ſuperflus.
Laiſſons les longs ſecours d'une vaine prudence,
Et fixons dès ce jour le deſtin de la France.

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

Qu'à tous les bons Français ce moment ſera doux!
Vous régnerez par eux, ils régneront par vous.

Le Comte de MIRABEAU.

Tu voudrois que pour prix de ce projet ſiniſtre,
D'un fantôme de roi, trop abjecte miniſtre,
Dès long-temps décoré de la ſoif de régner,
Au gré de tes Français j'aille me gouverner?
Au peuple j'ai rendu d'ambitieux ſervices,
Sans prétendre jamais adorer ſes caprices;
Et je laiſſe à Guignard, au modeſte Cicé,
A ſigner un arrêt qu'ils n'ont pas prononcé.
Va, le foible LOUIS nous fit ce que nous ſommes;
Mais le peuple toujours fut fait pour les grands hommes.

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

De vos vaſtes deſſeins je n'étois point inſtruit;
Vous ſavez, contre vous on répand plus d'un bruit,
Qui, quoique dénués de toute vraiſemblance,
Pourroient tromper vos vœux, même dès leur naiſſance.

Le Comte de MIRABEAU.

Tu verras, m'érigeant en Richelieu nouveau,
LOUIS & ſes ſujets aux pieds de Mirabeau:
D'orgueilleux orateurs, l'ignorante éloquence,
Par les lois des Cujas, voudroient régler la France;
Et des nobles ſans nom, honte de leurs aïeux,
S'honorent de les ſuivre, & de ramper ſous eux:
Malgré ces mirmidons au temple de mémoire,

Dieu-donné de sa vie énorgueillit l'histoire ;
Par lui le nom Français, à l'univers porté,
Brille encor des rayons de l'immortalité.
Il est temps d'arrêter cette démagogie ;
Si je fus des premiers à lui donner la vie ;
C'est que je dus chercher dans la confusion ;
Les seuls degrés permis à mon ambition ;
Mais ces premiers pas faits, effort de mon génie ;
Je veux rendre au conseil sa première énergie :
Que de ce vain sénat le temple soit fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

Etes-vous sans soupçon du jeune la Fayette ?
Sa prudence, en tout sens, s'agite & s'inquiète :
Commandant de la garde, & maître dans Paris,
Dans le parti du peuple il a tous ses amis.

Le Comte de MIRABEAU.

La Fayette n'est point ce qu'un vain peuple pense ;
Le hasard le servit à Boston comme en France ;
Où croyant voir en lui l'esprit de Washington,
Le bourgeois se croit brave à l'abri de son nom ;
De cette tragédie, un muet personnage,
Un garde de Bailly pourroit me faire ombrage :
Aujourd'hui la Fayette, aux yeux des nations,
N'est que l'exécuteur de nos proscriptions ;
Et bien plus commandé, crois-moi, qu'il ne commande,
D'un, ou d'autre côté, qu'à périr il s'attende ;
Ou massacré par eux, ou condamné par moi ;
Comme un chef de parti qui menace son roi ;
Mais, voici d'Orléans, suivi de son la Touche.
Toi, prends garde qu'un mot n'échappe de ta bouche.

SCÈNE II.

Le Duc D'ORLÉANS, le Comte DE LA TOUCHE, le Comte DE MIRABEAU, le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Le Comte de MIRABEAU, *au Duc d'Orléans.*

Enfin, voici le jour marqué pour vos exploits ;
Vous ſeul tenez le ſort des peuples & des rois.
Souple à mes volontés, le ſénat de la France
Se range de lui-même à votre obéiſſance :
Saint-Huruge, Seigneur, nous répond de Paris ;
Et dans ce château ſeul ſont tous vos ennemis.
Bientôt pour nos neveux, par un titre plus juſte,
Philippe d'Orléans ſera Philippe Auguſte.

Le Duc D'ORLÉANS.

Je ſais, en dirigeant nos deſſeins importans ;
Ce que je dois, Monſieur, à vos ſoins obligeans ;
Et j'eſpère avant peu reconnoître ce zèle ;
Mais je vais vous parler en complice fidèle :
Plus j'approche du but de mon ambition,
Plus je ſens dans mon cœur d'irréſolution.
Si la Cour me punit ; je fus un peu ſincère :
Ma hardieſſe au roi, ſans doute a pu déplaire ;
Et de Brienne, errant en pays étranger,
L'exil a pu ſuffire, enfin, à me venger.

Le Comte de MIRABEAU.

Pourquoi parler, Seigneur, d'exil & de vengeance ;
Votre grand cœur ſuffit aux deſtins de la France ;
Et ſi, pour commander en maître aux nations,
L'homme foible a beſoin du feu des paſſions,
Philippe du même œil qui confond le ſuperbe,
Doit voir l'aigle dans l'air, & l'inſecte ſous l'herbe ;
Sous les débris du trône étouffer ſes rivaux,
Et par l'égalité régner ſur ſes égaux.

Le

Le Comte de LA TOUCHE.

Mais ne craignez-vous pas que cette politique
Qui conduit ſur nos pas un peuple fanatique,
Appréciée enfin par tous les bons eſprits,
Au lieu de ſes reſpects, n'attire ſes mépris?
Déjà de Charles V on lui trace l'hiſtoire;
Bailly, comme Marcel, ſi l'on veut les en croire;
Par le peuple élevé doit tomber comme lui;
Il eſt......

Le Comte de MIRABEAU.

Pour un Maillard cent Marcel aujourd'hui.
Ne craignez point, Seigneur, qu'un puiſſe vous nuire.
Si par l'exemple ſeul on pouvoit ſe conduire,
Je vous rappellerois un de ces mots fameux,
„ Qui fut tout par lui-même, & rien par ſes aïeux.
„ Nous ſommes ici-bas ce que nous voulons être;
„ L'homme doit obéir, le grand homme être maître.

Le Duc D'ORLÉANS.

Mais pour mettre à profit vos utiles leçons,
Avons-nous de Paris les ſoixante cantons?
Le ſoldat pourra-t-il, en traînant la Fayette,
Le déſigner l'auteur du coup que je projette?

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

Oui, Seigneur, vous pouvez compter ſur nos amis;
Les gardes, les bourgeois, tout vous ſera ſoumis;
Et du peuple gagé, les cohortes ſans nombre,
Couvriront nos deſſeins du voile le plus ſombre.

Le Comte de LA TOUCHE.

Mais la Ducheſſe ici.

Le Comte de MIRABEAU, *au Marquis de Saint-Huruge.*

Vas, je reſte en ces lieux;
Sur tous ſes mouvemens je fixerai les yeux.

SCÈNE III.

Le Duc D'ORLÉANS, la Ducheſſe D'ORLÉANS, le Comte DE MIRABEAU, le Comte DE LA TOUCHE.

Le Duc D'ORLÉANS.

OU courez-vous, Madame, & d'où viennent ces larmes?

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

Vous ſeul pouvez, Seigneur, diſſiper mes alarmes.
On dit, même ce bruit ne paroît pas nouveau,
Qu'en vous montrant le trône, on vous mène au tombeau,
Que parmi vos amis; puis-je achever le reſte?

Le Duc D'ORLÉANS.

Moi, que je craigne d'eux un deſſein ſi funeſte?
Ah! Madame, écoutez un plus heureux tranſport;
Nous allons au triomphe, & non pas à la mort;
Et voulant écarter la Cour & ſes miniſtres,
Nous n'avons point formé de projets plus ſiniſtres.
De mon bonheur, enfin, pourquoi vous affliger?

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

Dans quels ſiècles de ſoins vous allez vous plonger!
Vous le ſavez, Seigneur, Penthièvre vous adore;
Mais de l'ambition, ſi la ſoif vous dévore,
Si l'honneur de régner de mon bonheur jaloux,
M'enlevoit mon ſeul bien, m'arrachoit mon époux;
Enfin, ſi quelque main à tous les deux contraire,
Détournoit contre vous la fureur populaire;
Allons, loin de ces lieux, attendre le ſuccès;
Ne vous refuſez pas à mes triſtes regrets;
Un cœur comme le mien ne peut-il vous ſuffire?

Le Duc D'ORLÉANS.

Pourquoi ces mots ſans ſuite, & que voulez-vous dire?

Le Comte de MIRABEAU.

Quelqu'un pourroit-il nuire à Philippe aujourd'hui?

La Duchesse D'ORLÉANS.

Vous qui le conduisez, répondez-vous de lui?
Ah ! d'une ambition, que mon amour redoute,
Quel but pourra jamais vous adoucir la route?
Eh ! quoi, n'êtes-vous pas au plus sublime rang?
N'est-ce pas vous manquer, manquant à votre sang?
Un jour, il m'en souvient, dans un tendre délire,
Je voudrois, disiez-vous, que maître d'un empire,
Mais déplaire à Penthièvre encor plus jaloux,
Elle eût avec mon cœur mon sceptre à ses genoux:
Oui, c'est m'en donner un, que cesser d'y prétendre.

Le Duc D'ORLÉANS.

Je ne puis résister à cette voix si tendre,
Et je cède, sans doute, à d'injustes soupçons;
Mais soyez désormais toutes mes passions,
Je vous le dis sans fard, sans aucun artifice.

La Duchesse D'ORLÉANS.

Je connois mon époux, & je lui rends justice.

SCÈNE II.

Le Duc D'ORLÉANS, le Comte DE MIRABEAU.

Le Comte de MIRABEAU.

Les ministres, Seigneur, se l'étoient bien promis.

Le Duc D'ORLÉANS.

Les ministres, dis-tu?

Le Comte de MIRABEAU.

Répandent dans Paris;
Mais je crains cependant d'être un peu trop sincère.

Le Duc D'ORLÉANS.

Non, parle.

Le Comte de MIRABEAU.

J'obéis : on dit que votre mère,
Ecartant de son sein le vieux sang de Bourbon,
Ne transmit à son fils des Capets que le nom;
Qu'à la gloire, opposant les plaisirs les plus minces,
Philippe n'eut jamais les goûts chers aux grands princes,

S'il fut un moment fait pour étouffer ce bruit . . . .

Le Duc D'ORLÉANS.

J'entends, de tes conseils je cueillerai le fruit.
Viens, & forçant enfin cette Cour à se taire,
Je saurai lui montrer ce qu'Orléans peut faire.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Marquise DE TOURZEL, CALONNE.

La Marquise DE TOURZEL.

EST-CE une illusion ! en croirai-je mes yeux !
Calonne ! quel chemin vous conduit en ces lieux ? . . .

CALONNE.

Je viens payer, Madame, excité par mon zèle,
Ce que doit à son Roi tout serviteur fidèle ;
Je sais que je me livre à tous mes ennemis ;
Que je dois craindre Nekre & ses nombreux amis,
Que j'irrite à la fois son orgueil & sa haine ;
Mais sauvons, s'il se peut, & Louis, & la Reine.

La Marquise DE TOURZEL.

Depuis trois mois la Reine en son appartement
Cherche un peu de repos, & toujours vainement.
Elle rejette, hélas ! de son ame agitée,
Toute distraction par nos soins projetée ;
Elle embrasse son fils, tantôt pleure avec nous
Celui dont la priva le destin en courroux ;
Même, depuis huit jours, & plus triste, & plus sombre,
Quelquefois elle semble appercevoir une ombre.
De mots entre-coupés elle presse les sons ;

Jufques fur fes amis elle étend fes foupçons.
Les yeux remplis de pleurs, fouvent d'un air auftère,
Elle appelle à grands cris, & Choifeul, & fa mère ;
Elle accufe le ciel, ou bien fe plaint à tous
D'avoir été trompée, ainfi que fon époux.
Oui, plus je la connois, plus mon courroux s'enflame,
Quand je vois des Français calomnier fon ame.

CALONNE.

Tout le mal vient de Nekre, & de fa vanité ;
Genevois & Sectaire, avec la Royauté
Il pourfuit aujourd'hui la croyance romaine ;
Le fceptre & la tiare ont des droits à fa haine ;
Et d'un comptoir obfcur au grand jour parvenu,
Il ne veut plus, dit-il, de rang que la vertu.
Tel eft des Novateurs le langage ordinaire ;
Et comme en tous les rangs il exifte un vulgaire,
Il a trouvé des grands dont les yeux fafcinés,
Groffiffent le troupeau de fes illuminés ;
Ou qui, peut-être auffi, plus adroits que les autres,
Efpèrent tout d'un Dieu dont ils font les apôtres.
Mais on ouvre : La Reine.

SCENE II.

LA REINE, LA MARQUISE DE TOURZEL, CALONNE.

LA REINE *à Calonne.*

HÉLAS ! je vous revois ;
Et peut-être, Monfieur, pour la dernière fois.

CALONNE.

Ah ! Madame, un moment, daignez tarir ces larmes.
Que peuvent à vos maux de ftériles alarmes ?
Le monde eft jufte enfin, fur vous, fur votre époux,

Un jugement plus lent n'en ſera que plus doux,
Eloignez de votre ame une douleur ſi vive.

LA REINE.

Prêtez-moi l'un & l'autre une oreille attentive.
Un ſonge qui m'effraie, & par-tout me pourſuit,
Vient troubler mon repos & le jour & la nuit.
Je ſais ce que l'on doit à de groſſiers preſtiges,
Et mon eſprit armé contre ces vains prodiges,
Mépriſa dès long-temps la faibleſſe & l'erreur;
Mais ce ſonge en mes ſens a porté la terreur.
Epouſe & mère enfin, pourrai-je être inſenſible
Aux avis bienfaiſans d'une main inviſible?
J'errois dans les détours du Parc de Trianon,
Seule au déclin du jour, dans un ſombre abandon,
Quand je vois près de moi s'élever de la terre
Un ſpectre; je veux fuir; grands Dieux! c'étoit ma mère,
Dont la main ſoulevant ſes longs habits de deuil,
Préſente à mes regards la tête de Choiſeuil.
Mon cœur, malgré mes ſens, vers tous les deux m'entraîne.
Tremble, me dit le Duc; ô malheureuſe Reine,
D'infâmes aſſaſſins redoute le courroux;
On en veut à tes jours, à ceux de ton époux,
D'Orléans; .... A ces mots les éclats du tonnerre
Dérobent à mes yeux, & Choiſeul, & ma mère,
Et le Roi s'empreſſant à mes lugubres cris,
De cet affreux ſommeil vient tirer mes eſprits.
Que peut me préſager cette vue effroyable?
Pourroit-on ajouter au malheur qui m'accable,
Et réduite à pleurer, & mon fils, & l'Etat,
Faut-il pour mon époux craindre un aſſaſſinat?

La Marquiſe DE TOURZEL.

Ah! Madame, pourquoi vous effrayer d'un ſonge?

CALONNE.

Peut-être cet avis n'eſt point un vain menſonge,
Madame, & dans ce jour un peu mieux éclairci,
J'aurai le mot ſecret du billet que voici:

Puiſſe un vent favorable écarter ces nuages,
Et le calme en nos cœurs ſuccéder aux orages!
Mais, Nekre vient.

LA REINE.

Allez, j'attends votre retour;
Je veux ſeule avec lui m'expliquer en ce jour.

SCÈNE III.

LA REINE, NEKRE.

NEKRE.

QUOI! pendant que Louis eſt ſorti ſans eſcorte,
La ſœur de l'Empereur attend ſeule à ſa porte!

LA REINE.

Je vous cherchois, Monſieur.

NEKRE.

Qui, moi, Madame?

LA REINE.

Vous.
Certains faits doivent être éclaircis entre nous;
Et pendant que du Roi, la Cour cherche la trace,
Il faut ſur mes ſoupçons que l'on me ſatisfaſſe.

NEKRE.

J'ignore de quel crime on a pu me noircir.

LA REINE.

De tout ce que j'ai fait, je vais vous éclaircir.

Elle s'aſſied.

Quinze ans ſont écoulés depuis que la Couronne
Nous fit connoître, hélas! les ſoucis qu'elle donne;
Et quinze ans, déſirant de voir ſon Peuple heureux,
Le Roi n'a pu jouir du plus doux de ſes vœux.
Maurepas, vous ſavez, indiqué par ſon père,
Nous parut à tous deux un ange tutélaire;
Mais ſon expérience & ſa capacité
Le cédoient de beaucoup à ſa légéreté.

Il ſut rendre du Roi le déſir inutile ;
En lui peignant toujours l'art de régner facile.
Vergenne le ſuivit ; docile à mes ſouhaits,
Sans achever la guerre, il accepta la paix,
Eſpérant avec elle, au ſein de l'abondance,
Par d'aſſidus travaux régénérer la France.
Vains déſirs ! vains projets ! de mon bonheur jaloux ;
Le ſort s'eſt conſtamment déclaré contre nous,
Et le Ciel ajoutant aux malheurs de la terre,
Nous vîmes ſuccéder la famine à la guerre.
On changea de principes, on changea de conſeil ;
Sans pouvoir à nos maux mettre un ſûr appareil ;
Et ſans nous arrêter à la prompte diſgrace
Du Prélat, dont ici vous occupez la place,
Je viens à ce moment où mes heureuſes mains
De Louis, contre vous, trompèrent les chagrins.
Sans doute, vous ſentez, ſorti du Miniſtere,
Combien votre conduite avoit dû lui déplaire ;
Et vos premiers travaux au Public conſacrés,
Etoient même, ſans moi, d'inutiles degrés,
Alors que Loménie, à ſes mains incertaines,
Du tréſor épuiſé vit arracher les rênes.
Chacun ſe rappeloit votre ſuperbe humeur.
De Stockholm on craignoit même l'ambaſſadeur ;
Et peut-être doit-on aux ſoins de votre gendre,
Le parti que l'Europe à Guſtave a vu prendre.

NEKRE.

Madame, à qui cacher déſormais nos malheurs ?

LA REINE.

Dans le ſecret du moins nous dévorions nos pleurs ;
D'être trop bien inſtruit, juſtement l'on ſoupçonne
Un Prince à qui la France aſſura ſa Couronne.
Cependant, rejetant ceux qui briguoient ma voix,
Je peignis à Louis le beſoin d'un bon choix ;
Et ſans vous croire exempt de cabale & d'intrigue ;
On écouta le Peuple, & j'écartai la brigue.
Ce n'étoit rien encor : votre religion
S'oppoſoit aux élans de votre ambition ;

On

On murmuroit, Monſieur, & faut-il vous le dire ?
On annonça dès-lors les malheurs de l'Empire,
Si cet obſtacle enfin, par moi ſeule abatu,
Vous livroit de Louis la facile vertu.
Malgré l'antique loi de l'Autel, & du Trône,
De Louis en vos mains je remis la couronne;
Il vous nomma Miniſtre, & pour tant de bienfaits
Je ne vous demandai que l'amour des Français.
Sans danger pour l'Etat ne pouviez-vous me plaire?
Voilà ce que j'ai fait, en voici le ſalaire.
Attentif à fixer tous les regards ſur vous,
Du nom même du Roi vous paroiſſez jaloux;
De vos premiers projets la fauſſe économie,
N'offrit plus aux Sujets qu'une Cour avilie;
Et vos comptes rendus, plus au Peuple qu'au Roi,
Parloient beaucoup de vous de votre épouſe; & moi
Qui, de tous vos travaux, devois à plus d'un titre,
Etre la confidente au moins, ſinon l'arbitre,
Vous ſemblez éviter de prononcer mon nom.

NEKRE.

Madame, vous croiriez.

LA REINE.

Sur le moindre ſoupçon
Que mon autorité fait pencher la balance,
Je vous entends citer les malheurs de la France,
Comme ſi, trahiſſant, & mon fils & mon Roi,
J'oſois ſacrifier tout le Royaume à moi.
Encor ce ſeroit peu, ſi votre ingratitude
A me déplaire en tout, eût borné ſon étude;
Mais, qui peut ignorer que l'Etat aujourd'hui
Ne ſoit prêt de périr, & nous-même avec lui.
Mépris de tous les rangs, haine de tous les Princes;
La Capitale en feu, de même le Provinces;
Le Roi craignant ſon Peuple, & ſon frère inſulté;
Par-deſſus tous les noms, votre nom exalté;
Tout ne montre-t-il pas que votre ſoin perfide
Fut de perdre un Etat qui vous choiſit pour guide?
Car vos talens, qu'on porte à la ſublimité,

Livrent à nos ſoupçons votre fidélité.

NEKRE.

Accuſer à la fois ma droiture, & mon zèle !

LA REINE.

Comme vous, Sunderland, pour ſon Prince infidèle ;
A Guillaume livra le crédule Stuart ;
Vous n'eûtes à nos maux, Monſieur, que trop de part.
Vous rabaiſſez Louis, & d'un ton hypocrite,
Vous ne parlez jamais que de votre mérite ;
Vous oppoſant toujours au bien de nos amis ;
Appuyant en ſecret nos plus chauds ennnemis ;
D'un Peuple qu'on ſéduit outrant le caractère,
Vous applaniſſez tout, alors qu'il faut lui plaire ;
Pourvu qu'en votre nom, le bienfait accordé
Cache juſqu'au ſoupçon que Louis l'ait cédé.
Dans ce Paris enfin, fier de votre génie,
Vous allez tromphe quand le Roi s'humilie :
Même j'ajouterai, que d'un front ſans égal,
On vit à vos côtés, & votre épouſe, & Staal.
Et ne tremblez-vous pas, en voyant votre Maître,
S'il lui reſte du moins quelque déſir de l'être,
Sur un Peuple, par vous fidellement inſtruit,
Ne régner déſormais que par votre crédit ?
De la France à l'Europe, aggravant les miſères ;
Peignant des maux réels, promettant des chimères ;
Voilà les fruits amers de vos brillans travaux ;
Et lorſque je me plains à vous de tous nos maux,
Lorſque j'ai pu vingt fois comme ici vous confondre,
Par de futiles mots vous croyez me répondre ;
Vous, dont j'eus pu laiſſer mourir l'ambition
Dans le dédale obſcur de la Religion.

NEKRE.

Madame.

LA REINE, *ſe levant.*

C'eſt aſſez : j'ai trop ſu vous connoître.
Aux Etats, au Conſeil, allez parler en maître ;
C'eſt en cédant aux vœux d'un Peuple trop ingrat,
Que j'ai perdu le Roi, moi-même, & tout l'Etat.

SÈCNE IV.

NEKRE, Madame NEKRE.

NEKRE.

Avez-vous entendu cette ſuperbe Reine ?

Madame NEKRE.

Hélas ! j'entendois tout, & plaignois votre peine.
Monſieur, nous ſommes ſeuls ; écoutez en ce jour
Un conſeil que dicta le plus ſincère amour.
Etrangers dans ces lieux, enchaînés l'un à l'autre,
Ma conduite toujours fut ſoumiſe à la vôtre.
De ce premier affront, ſongeons à profiter,
Peut-être la fortune eſt prête à nous quitter.
Evitons un retour qui ſerait trop funeſte,
Toute la cour nous hait, le clergé nous déteſte ;
Et s'il faut vous montrer enfin ce que je voi,
Ce peuple même ici me cauſe de l'effroi ;
Aux plus affreux excès ſon inconſtance paſſe :
Prévenons ſon caprice, & craignons qu'il ſe laſſe.
Gagnons le lac Léman, & ſes bords écartés,
Où nos aïeux, dit-on, jadis furent jetés.
Vous pouvez du départ me laiſſer la conduite ;
Sur-tout de vos tréſors j'aſſurerai la fuite.
Oui, le moindre incident, dans vos vaſtes projets,
Peut de votre carrière encombrer les trajets ;
Le plus ſimple haſard des jeux de la fortune ;
L'intérêt ou l'intrigue, à la cour ſi commune ;
Dans vos amis le trouble ou la diviſion,
De tous vos ennemis la conſtante union :
Rendez-vous aux avis d'une épouſe alarmée
Qui préfère vos jours à votre renommée.

NEKRE.

Madame, il n'eſt plus temps, le ſort en eſt jeté ;
Au ſommet du pouvoir en ce moment monté,

Il feroit trop honteux moi-même d'en defcendre ;
J'ignore du deftin ce que je dois attendre;
Mais dût-il de mon fort altérer la douceur,
Ailleurs, pour votre époux, il n'eft plus de bonheur.
Je connois de Louis l'ame molle & facile ;
Trop long-temps de mes mains j'ai pétri cet argile.
Tout me répond encore, & du peuple & de lui :
N'ai-je pas en moi même un plus folide appui ?
Et pour me conferver la faveur fouveraine,
Je faurai me paffer du crédit de la Reine.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE LALLY, *feul.*

SOUVERAINS Protecteurs de l'empire des Lys ;
Dieux ! témoins de la foi que je dois à Louis:
Ah ! quand fous fon aïeul, j'ai vu périr mon père,
En dois-je à fes enfans un refpect moins fincère ?
Eloignez-vous de moi coupable ambition,
Trop criminel efprit de la fédition.
Si jadis cette Cour était fertile en brigues,
Voit-on dans nos Etats de moins noires intrigues ?
A trahir mon honneur, fi j'étais deftiné,
Reprenez le pouvoir que vous m'avez donné ;
Vous, qui toujours foumis à nos illuftres Princes ;
défirez feulement le bien de leurs Provinces.
Lally....rentre en toi-même, & vois s'il t'eft permis,
De livrer un fecret qui perd tous tes amis.
Des amis....des amis....le font-ils de ma gloire ?
Craignons de voir unir leurs noms & ma mémoire.
Périffe bien plutôt jufques au fouvenir
De forfaits que jamais ne croira l'avenir.

Difciple humilié d'un Laclos, d'un Barnave ;
Refpirer fous des Rois, eft-ce vivre en efclave ?
Ah ! cet antique trône de l'Empire Français,
Ne dut qu'à ce pouvoir fa gloire & fes fuccès.
Oui... que Calonne inftruit.... Sauvons le Roi, la France ;
Le bien de mon pays fera ma récompenfe.
Je périrai peut-être en un fi beau deffein ;
Le parti que je fuis a plus d'un affaffin.
Périffons s'il le faut; mais qu'on entende dire:
Maltraité de fon Roi, Lally fauva l'Empire.
J'apperçois d'Orléans, & tous fes conjurés :
Dieux ! voilà les vertus que vous couronnerez.
Sortons.

SCÈNE II.

Le Duc D'ORLÉANS, le Comte DE MIRABEAU, LACLOS, CHAPELIER, BARNAVE.

Le Duc D'ORLÉANS.

VOUS, mes amis, contre une Cour parjure,
Qui voulez me fervir à venger mon injure,
Mirabeau, Chapelier, vous Barnave & Laclos,
Antoinette fut feule auteur de tous mes maux;
C'eft elle dont la main féconde en artifices,
Fit rompre deux hymens à mes vœux fi propices.
Ses orgueilleux dédains rappeloient à Louis
L'époufe du Régent, & la mienne, & leur fils.
De fon efprit mordant la piqûre profonde,
Compare ces beaux jours aux brouillards de la fronde.
De Brouffel & de Retz rappelant le tableau,
Elle peint d'Orléans comme un Beaufort nouveau.
Vengez-vous, vengez-moi, notre caufe eft commune;
Je mets entre vos mains mon nom & ma fortune;

Prodiguez mes trésors au Peuple de Paris,
Ecartons de ces lieux, & la Reine & Louis :
De Miniſtres obſcurs diſperſons la cohue ;
Et lorſque cette Cour, à nos pieds abattue,
De ſa perte, en fuyant, donnera le ſignal,
Du Royaume pour lors Lieutenant-Général,
Je puis récompenſer dignement votre zèle ;
Vous, Chapelier, des ſceaux le gardien fidèle,
Vous apprendrez à tous à reſpecter mon nom.
Laclos, prenez ma garde & remplacez Lomont.
Mirabeau de Paris aura le miniſtère ;
Barnave choiſira la marine ou la guerre.
Moi, je me guiderai toujours par vos avis,
Et nul n'aura d'emploi que vous & nos amis.

Le Comte DE MIRABEAU.

Suſpendez un diſcours dont la bonté me bleſſe,
Seigneur, de l'amitié redoutons la foibleſſe ;
Sa balance perfide aux plus grands intérêts
A des plus ſages plans arrêté les progrès ;
Sous un Prince abſolu, dédaignant ces meſures,
Un Miniſtre affermi choiſit ſes créatures ;
Mais en ce moment même où nous créons l'Etat,
Tout choix eſt important, tout emploi délicat ;
Et, par exemple, au Ciel ſa demeure ordinaire,
L'Aſtronome Bailly peut-il régler la terre ?
Liancourt d'une excuſe éludant le combat,
Guidera-t-il jamais les troupes de l'Etat ?
L'un à ſa paſſion doit tout ſon caractère.
D'Aiguillon n'a pour but que de venger ſon père ;
L'autre qui de courage a manqué de tout temps,
Peut, dans la politique, eſſayer ſes talens.
Mais ſur-tout écartons ces Gracques ſubalternes,
Par mode conjurés, Catilina modernes,
Qui dans une bergère, un Salluſte à la main,
En parlant d'un Français, citent un nom Romain.
A tout un édifice une pierre peut nuire ;
Un homme ſeul élève ou détruit un Empire ;
Mais Saint-Huruge accourt, & ſemble vous chercher.

SCÈNE III.

Le Duc D'ORLÉANS, le Comte de MIRABEAU; Le Marquis de SAINT-HURUGE, LACLOS, CHAPELIER, BARNAVE.

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

VOUS pouvez de Paris, Seigneur, vous approcher.
Aux Gardes révoltés la Fayette eſt en bute;
J'ai donné le conſeil, un autre l'exécute;
Et dans quelques momens tout Verſaille inveſti,
Déſormais à la Cour ne laiſſe qu'un parti.

Le Comte DE MIRABEAU.

Soit que la Cour demeure, ou bien prenne la fuite;
De ces lieux importans laiſſez-moi la conduite;
Je ſais de qui l'on doit ici ſe défier;
J'obſerverai Lally, j'aurai l'œil ſur Mounier;
Et faiſant de tous deux une juſtice prompte,
Je ſaurai, s'il le faut, vous en rendre un bon compte.

Le Duc D'ORLEANS.

Nous nous abandonnons, Monſieur, à votre foi;
Aux Etats aſſemblés, allez donner la loi;
Pendant que de la Cour, obſervateur fidèle,
J'exciterai du Peuple, ou retiendrai le zèle.

SCÈNE IV.

Le Comte DE MIRABEAU, le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Le Comte DE MIRABEAU.

DEMEURE, Saint-Huruge. Enfin voici le tems
Où le Trône ébranlé juſqu'en ſes fondemens,
Peut auſſi dans ſa chute entraîner notre perte;
Le Peuple, aſſure-tu....

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

La plaine en eſt couverte ;
Et dans quelques momens, Monſieur, ils ſont à nous.
Des ſoldats nous avons ſéduit l'eſprit jaloux ;
Du Héros de Boſton ils échauffent le zèle.

Le Comte DE MIRABEAU.

Les Héros ne ſont point taillés ſur ce modèle.
La nature leur donne un bien autre reſſort ;
Des Pilotes pareils ſont habiles au port ;
Profitons ſeulement de ſa frêle ſageſſe.
Un ſoin plus important en ce moment me preſſe ;
Et ſans me confier à ce Peuple nouveau,
Qui court s'aſſeoir au Trône, échappé du barreau ;
J'ai fondé les eſprits, & la Cour interdite,
Préférera, crois-moi, la priſon à la fuite ;
Celle-ci de la guerre ouvriroit le chemin ;
Eh ! que peut ce Conſeil les armes à la main !
Non, nous ne ſommes plus au temps des Henri quatre,
Où les Sully ſavoient conſeiller & combattre.
A quelques gens d'eſprit l'Etat abandonné,
A perdu cet honneur qui l'avoit gouverné.
Les talens ne ſont plus qu'un vain jeu de mémoire ;
On calcule aujourd'hui tout, excepté la gloire.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Eh ! que faire, Monſieur, en ce péril nouveau ?

Le Comte DE MIRABEAU.

J'ai prévu dès long-temps juſques à mon tombeau ;
Si le foible Louis, ſe courbant ſous l'orage,
Croit, ſe livrant au Peuple, échapper au naufrage ;
Qu'en habile uſurier, & peu propre au combat,
Nekre évite la guerre, & plus l'aſſaſſinat ;
Qu'Orléans effrayé des mauu qu'il n'a ſu faire,
En fuyant pare au coup qui devoit m'en défaire :
Que la Fayette enfin, & vingt mille ſoldats,
Sauvant mes ennemis, ſuſpendent leurs trépas ;
Alors tout mon projet n'étant plus que chimère,
J'ouvre une main avide à l'or de l'Angleterre :
Ne pouvant de la France ennoblir le deſtin,

Je

Je porterai le trouble & la mort dans ſon ſein :
De cette liberté l'eſprit incendiaire,
Gagnera par mes ſoins juſques au militaire.
Le marin redoutant de libres matelots,
Craindra leur inconſtance encor plus que les flots.
Que les chefs irrités par de ſanglans outrages,
Au ſouffle de la haine allument leurs courages ;
Que par-tout ces tyrans, tant élus qu'électeurs,
Trouvent, au lieu de paix, d'éternelles clameurs ;
Que les Francs adoptant de nouvelles patries,
Abandonnent la leur aux torches des furies.
Et puiſſe en ce néant, moi ſeul penſant en Roi,
Voir périr un Etat qui ne vit pas pour moi.
Moi on vient : pourſuivons nos deſtins favorables ;
Et s'il le faut, ami, perdons ces miſérables.

SCÈNE V.

NEKRE, *ſeul.*

(*Il s'avance à pas lents, & paroît abſorbé en lui même.*)

NON, je ne croirai point que ce peuple aujourd'hui
Ecoutant d'Orléans, m'abandonne pour lui.
(*après un ſilence.*)
Tu ne le croiras point ? vain eſpoir qui te flate ;
Crois-en ce peuple au moins, lorſque ſa rage éclate.
Crois-le, quand tranſgreſſant les plus ſaintes des lois,
Il oſe violer l'aſile de ſes Rois.
Miniſtre trop aveugle ! ô fortune cruelle !
J'avois cru t'échapper dans la race mortelle.
Ah ! pourquoi d'un vain nom déſirant trop l'éclat ;
Ai-je remis la main au timon de l'Etat ?
Montagnes de la Suiſſe ! horrible ſolitude !
Vous n'euſſiez à mon cœur offert rien d'auſſi rude !

De la Reine comment ſoutenir le regard ?
Moi, d'un peuple gagé, ridicule étendard,
Je croyois qu'à mon nom couloient ſes ſeules larmes;
Et j'étois le ſignal de coupables alarmes;
Je croyois m'enivrer du plus doux des encens;
Et j'étois le jouet des plus vils courtiſans.
Où fuir ! d'une maiſon ardente à ma ruine,
J'ai deſſéché le tronc juſque dans ſa racine :
Sa fureur s'étendant ſur ma poſtérité,
Peut-être on doutera que Nekre ait exiſté.
Hélas ! de mes travaux, affreuſe récompenſe !
Mon nom, celui de Law, ſeront unis en France;
Et les ſiècles diront, parlant de nos projets :
L'un perdit le Monarque, & l'autre les Sujets.
Ecartons ces penſers dont l'horreur m'environne;
Voyons s'il reſte encor quelque reſſource au Trône;
Eſſayons de calmer un peuple furieux.
Mais la Reine & Calonne avancent vers ces lieux.

SCÈNE VI.

LA REINE, CALONNE, NEKRE.

LA REINE *à Nekre.*

VOUS entendez ce Peuple, & voyez ce qu'il oſe;
Qund de l'Etat trahi, croyant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la rebellion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion;
Vous l'entendez, Monſieur, votre rare prudence;
Loin d'éteindre, alluma ce feu dans ſa naiſſance;
Et peut-être ſes chefs, conſommant leurs forfaits,
Du plus auguſte ſang vont ſouiller ce palais !

NEKRE.

Madame, je croyois !

LA REINE.

Ce mot n'eſt pas d'un ſage;

Qui croit toujours au calme eſt ſurpris par l'orage.

NEKRE.

Madame, permettez : quand je vins à la cour,
J'avois à réparer les torts de plus d'un jour.
Je crus qu'à ſon flambeau, l'amour de la patrie
Pourroit rendre à ce Peuple une utile énergie ;
Que l'exemple donné par le meilleur des Rois,
Feroit chérir en lui la douceur de ſes lois ;
Sur-tout que les Français, ivres des droits du Trône ;
Epureroient encor l'éclat de la couronne ;
Et que loin de briſer ce ſublime reſſort,
L'honneur ſeul parleroit, non les droits du plus fort.
En connoiſſant la France, en liſant ſon hiſtoire,
Madame, ainſi que moi, tout autre eût pu le croire.

CALONNE.

C'eſt l'hiſtoire du jour qu'il falloit conſulter.
Quand aux droits de monarque on permet d'inſulter ;
Lorſque ſous le vain nom d'amour de la Patrie,
On allume par-tout les feux de l'anarchie ;
Lorſqu'ennemi du Trône on en ternit l'éclat,
Doit-on être étonné que quelque ſcélérat,
Abuſant à ſon tour d'un Peuple trop crédule,
L'éloigne d'un reſpect devenu ridicule ?
La diſcorde aujourd'hui, par un ſecret nouveau,
Aux mains du Philoſophe a remis ſon flambeau ;
Et voyant s'allier le Sabbat & la Pâque,
Elle prend pour brandons les rêves de Jean-Jacque.
Quoi ! pour rendre fameux Sieyes & Chapelier,
Faut-il troubler vingt ans tout un Royaume entier ?
Craignons qu'autour de nous, des Princes plus habiſes,
Ne mettent à profit nos diſcordes civiles.
Voyez de ſes malheurs, le Batave effrayé ;
Le Belge encor tremblant, & dans ſon ſang noyé ;
Et ſur-tout redoutons l'étroite politique
De ces adorateurs du Sénat d'Amérique,
Qui voudroient, écoliers de Price & de Francklin,
Habiller un Géant du juſtaucorps d'un Nain ;
Que ſon exemple fut la règle à qui tout cède,

Mais le mal étant fait ; cherchons en le remède.
Ce n'eſt plus le moment des regrets & des pleurs,
Voyons à prévenir le plus grand des malheurs.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, CALONNE.

(*Le Roi achevant de lire un billet que Calonne vient de lui remettre.*)

CALONNE.

Je remplis mon devoir de fidèle ſujet.

LE ROI.

Tout ce que l'on me dit peut-il être croyable ?
J'éprouvois donc le ſort d'un tyran exécrable !
Moi, qui pour mes Sujets le cœur plein de bonté,
Ai dépouillé les Lois de leur ſévérité.
Eſpèrent-ils trouver leur bonheur dans ma perte?
Ravir la liberté, qui leur étoit offerte,
Quand de leurs Chefs jaloux, voyant l'ambition,
Je voulus étouffer toute diviſion.

CALONNE.

Si l'on eût adopté vos Lois juſtes & ſages,
Les deux chefs de parti perdoient leurs avantages,
Et vos Peuples heureux par votre volonté,
Fuſſent reſtés ſoumis à votre autorité.
Mais ſe voyant trompé dans leur folle carrière,
D'Orléans fut à Nekre allier ſa bannière,
Et de cette union l'impoſant appareil,
Effrayant vos amis, trompa votre Conſeil.

Nekre abusé lui-même, & plein de confiance,
Se crut en ce moment l'idole de la France;
Et soudain détruisant l'ouvrage de son Roi,
Il voulut être seul l'organe de la Loi.
Ainsi des deux partis, habiles à vous nuire,
L'un veut régner sans vous, & l'autre vous détruire.

LE ROI.

Un Bourbon s'unissant aux plus vils scélérats,
Croit se rendre fameux par des assassinats.
A condamner mon sang devois je donc m'attendre!
Oui, s'il me déshonore, il vaut mieux le reprendre,
Lui qui tout bouillonnant de fureur contre moi,
Vouloit s'accroître encor de celui de son Roi;
Mais sur-tout qui trompant un Peuple téméraire,
Etouffe en des enfans tout amour pour leur père.

(*A Calonne, qui lui remet un papier.*)

Voyons ceux qui de Nekre, appuyant les projets,
Donnent sans le vouloir, naissance à ces forfaits.

CALONNE.

Peut-ête aigriront-ils la douleur qui vous blesse,
Sire; vous y verrez les chefs de la Noblesse.

LE ROI *lisant.*

Parmi mes ennemis Lameth & d'Aiguillon!
Sans moi comment Lameth eût-il porté son nom?
Vignerot.... mais du moins d'Aiguillon eut un père,
Et contre lui, peut-être, ai-je été trop sévère.

(*Il continue de lire.*)

En croirai-je mes yeux! Luynes, Montmorency,
Liancourt & Clermont, vous, Noailles aussi.
Oui, tous ces noms pour moi sont un trait de lumière:
Accourt, Peuple français, viens venger ta misère,
Dans le sang de tes Rois ose plonger tes mains;
Mes bienfaits aujourd'hui payent mes assassins;
Mais si tu veux du moins de justes sacrifices,
Commence par tes chefs, ils furent mes complices.
Mes complices! .... Que dis-je, en cet horrible jour,
Conjurés au Sénat, vils flatteurs à la Cour,
De mes propres bontés, me rendant la victime,

Ils jouissent des biens dont ils me font un crime.
(Il lit.)
Montesquiou ; mes trésors furent ouverts pour lui ;
A la Cour amené sans parents, sans appui,
Orgueilleux d'un vain nom qui devoit me déplaire,
D'un odieux Ministre il est le Secrétaire.
Et la Rochefoucault, Castellane & d'Aumont,
L'un fait pair sans aïeux, l'autre traînant son nom ;
D'Aumont couvert, non pas de nobles cicatrices,
Peut-on me reprocher le moindre de leurs vices !
N'écoutons désormais que la voix de l'Etat,
Craignons les mouvemens d'un cœur trop délicat.
(Rejetant les yeux sur ce qu'il a lu.)
Mais vous, dans tous les temps, l'appui du diadême,
Vous, amis de vos Rois, & nobles comme eux-même,
Aveugle rejeton des grands Montmorenci,
Si ce n'est pour régner, que faites-vous ici ?

CALONNE.

Dans cet excès fatal sa jeunesse le guide,
Des Mahomets du jour, c'est un nouveau Séïde,
Et tous au même piége également surpris,
Connoîtront un peu tard... Mais d'où viennent ces cris?
Est-ce vous, Duc de Guiche?

SCÈNE II.

LE ROI, Le Duc DE GUICHE, CALONNE.

Le Duc DE GUICHE.

Ah ! je respire à peine.

LE ROI.

Que fait mon fils ! où sont le Dauphin & la Reine?

Le Duc DE GUICHE.

Fuyez, Sire, fuyez un Peuple furieux,
Dont les flots affrayans m'ont jeté vers ces lieux.

LE ROI.

Quoi ! d'Eſtaing eſt-il mort? mes Gardes, la Fayette...?

Le Duc DE GUICHE.

Ce dernier de ſon Roi, foiblement s'inquiète ;
Sans doute il obéit au Maire de Paris.

LE ROI.

Expliquez-vous, enfin ; où ſont nos ennemis?

Le Duc DE GUICHE.

Partout où votre Peuple échauffé de carnage,
Peut tracer dans le ſang les marques de ſa rage ;
Sire, chargés du ſoin de veiller ce Palais,
De répondre d'un ſang précieux aux Français,
Vos Gardes abhorrant des trames criminelles
Juroient juſqu'à la mort de vous être fidèles,
Et voyoient autour d'eux, non ſans être étonnés,
Par des ſoldats français les lys abandonnés.
D'Eſtaing prêt à périr ſous leurs nobles ruines,
Se montroit à nos yeux, tel qu'on vit à Bovines
Celui de ſes aïeux, dont les heureux exploits,
Méritèrent l'écu qui diſtingue nos Rois;
Et quoique peu nombreuſe, une troupe aguérie
Eût peut-être du Peuple arrêté la furie,
Si des ſoldats vendus n'avoient contre leur foi
Trafiqués leur honneur, & le ſang de leur Roi.

CALONNE.

O crime ! ô trahiſon !

Le Duc DE GUICHE.

Cependant la Fayette
Arrive, & ſans s'ouvrir du deſſein qu'il projette ;
Après avoir à tous répondu des haſards,
Il laiſſe ſes ſoldats quitter leurs étendards;
Lui-même les ſuivant, en ce moment oublie
Dans un lâche ſommeil l'honneur & votre vie.

CALONNE.

Elevé dans Boſton au mépris de nos lois,
Washington lui montra comme on trahit ſes Rois,
Docile à ſes leçons, jaloux de ſa mémoire,
La révolte eſt pour lui le chemin de la gloire.

LE DUC DE GUICHE.

Bientôt par sa retraite au tumulte excités
Le Peuple & les soldats fondent de tous côtés;
Et de vos gardes seuls la trop foible cohorte
Ne peut de ce Palais leur défendre la porte;
Eux-mêmes poursuivis jusqu'en ces murs sacrés,
Sur les marches du Trône ils tombent massacrés,
Et fidèles encore à l'ordre qui les lie,
On les voit, sans combattre, abandonner la vie.
Des grands même, dit-on, dans ce désordre affreux,
Encourageant au meurtre un Peuple furieux,
Excitent à prix d'or sa rage sanguinaire.

CALONNE.

Des Chevaliers français est-ce le caractère!

LE ROI.

Voilà de d'Orléans les glorieux projets:
Lui-même redoutant ces insignes succès,
Et troublé des remords d'un affreux régicide,
De la fuite m'offroit la ressource perfide.
Traître envers sa patrie, & traître envers son Roi,
Qu'à l'instant on s'assure.

SCÈNE III.

Le ROI, la Duchesse D'ORLÉANS, ses enfans, le Duc DE GUICHE, CALONNE.

La Duchesse D'ORLÉANS.

Ah! Sire, écoutez-moi.

LE ROI.

Que voulez-vous, Madame, êtes-vous sa complice?
Prétendez-vous enfin arrêter ma justice?
Pour un sujet rebelle, un infidèle époux,
Quel sentiment encor?

La Duchesse D'ORLÉANS.

J'embrasse vos genoux,

Et

Et mes enfans & moi nous offrant pour ôtage;
De ſa ſoumiſſion vous remettons le gage.

LE ROI.

Je vous écouterois, Madame, en ce moment;
Si le crime eût été commis ouvertement;
Si le noble tranſport de ſon ame hautaine,
Les armes à la main m'eût déclaré ſa haine;
Si votre époux, riſquant un glorieux trépas,
Au péril de ſa vie eût troublé mes Etats:
Mais coupable aujourd'hui des plus infâmes brigues;
Ourdiſſant dans la nuit les plus lâches intrigues;
Corrupteur de mon Peuple, & l'argent à la main,
Peut-être parmi lui cherchant un aſſaſſin;
Et pour mieux aſſurer ſes cabales ſiniſtres,
Me forçant à garder d'incapables Miniſtres.
De nous & de l'Eſpagne altérant l'union,
Portant par-tout le trouble & la confuſion;
Pour tout mon ſang enfin, & pour mon propre frère
La France devenue une terre étrangère:
Je dois à mon honneur, je dois à mes Etats,
A l'Univers entier....

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

Sire, n'achevez pas.

LE ROI.

Eh! quand ſur ma bonté gagnant cette victoire,
Vous pourriez effacer ſes torts de ma mémoire!
Sept Princes de mon ſang en pays étranger,
Suffiront bien ſans moi, Madame, à nous venger;
Et paſſât-il des mers les profondes abymes,
Jamais le Ciel vengeur n'oublia de tels crimes.

La Ducheſſe D'ORLÉANS.

Ah! Sire, pour l'honneur de votre auguſte nom,
Ces forfaits n'entrent-point dans l'ame d'un Bourbon.
D'un peu d'ambition le ſoufle trop funeſte
Egara mon époux, un traître a fait le reſte.
La bonté dans mon Roi brille en tout ſon éclat..

CALONNE.

Si j'oſois ajouter quelques raiſons d'Etat,

Sire, je vous dirois que dans ce moment même ;
On doit craindre de prendre un parti trop extrême,
Que ce Peuple abusé déjà depuis long-tems,
Peut se croire obligé de sauver d'Orléans ;
Et ne ménageant rien pour empêcher sa perte,
Se porter, du tumulte, à la révolte ouverte.
Que vous pouvez sans blâme écouter la bonté ;
Que ce n'est pas le tems de la sévérité.
Mais éloignant Philippe avec quelque prudence,
Craignez tout d'un parti dont il est l'espérance,
Et sur-tout évitez qu'un sentiment trop doux
Ne lui fournisse encor des armes contre vous.

La Duchesse D'ORLÉANS.

Obtiendrois-je de vous cette faveur suprême ?

LE ROI.

Puissent tous les Bourbons lui pardonner de même !

La Duchesse D'ORLÉANS.

Méritez cette grâce, & tombez avec moi,
Enfans trop malheureux, aux pieds de votre Roi.

LE ROI *la retenant.*

Que je vous plains, Madame, & qu'en cette occurrence,

La Duchesse D'ORLÉANS.

Ah ! que mon époux ... mais votre Conseil s'avance,
Et je dois respecter des momens précieux
Qu'au prix de tout mon sang je voudrois plus heureux.

SCENE IV.

Le ROI, le Maréchal DE BEAUVEAU, le Comte DE MONTMORIN, NEKRE, le Duc DE GUICHE, CALONNE.

LE ROI *à ses ministres.*

SUR vos fronts abattus je juge de l'orage ;
Que devient aujourd'hui ce superbe langage !
Assurant tout prévoir, étant toujours surpris,
Tout prêts à commander alors qu'on est soumis ;
Détruisant mon pouvoir, en vantant ma puissance,
Et flatteurs consommés, trompant ma confiance.

Le Comte de MONTMORIN.

Sire, le Peuple encor n'a point trahi sa foi,
Il respecte dans vous, & son maître, & son roi ;
Et de l'autorité l'antique & saint usage,
De votre auguste sang doit être l'apanage ;
Paris veut seulement, au sein de ses sujets,
Voir son roi ramener l'abondance & la paix ;
Ecarter de ses murs les discordes civiles,
Et donner par sa voix l'exemple aux autres villes.

LE ROI.

Pour jouir des débris de mon autorité,
Joignez la perfidie à l'imbécillité.
Voilà ce qu'a produit ce ton académique ;
Qui se croit propre à tout, même à la politique ;
Et qui, de son vernis, couvrant tous ses défauts,
Donne pour clair l'obscur, veut rendre vrai le faux.
Maurepas, abusant de ma simple jeunesse,
Employa le premier cette funeste adresse,
M'offrant dans l'avenir un chimérique appui,

Il prépara l'abyme où je tombe aujourd'hui.
(*Regardant ſes Miniſtres.*)
Et de ſes ſucceſſeurs le coupable langage,
A de l'Etat enfin conſommé le naufrage.
Oui, j'obéis en brave à de lâches conſeils !
Puiſſé-je au moins ſervir d'exemple à mes pareils !
Mais ſur-tout éclairés par mon expérience,
Puiſſent mes héritiers au trône de la France,
Voyant quel eſt mon ſort, connoître le danger
D'admettre à ſes conſeils le perfide étranger !

SCÈNE V.

LE ROI, le Duc D'ORLÉANS, le Maréchal de BEAUVEAU, le Comte DE MONTMORIN, le Duc DE GUICHE, CALONNE, NEKRE.

Le Duc D'ORLÉANS, *ſe jetant aux pieds du Roi.*

AH ! mon Roi.

LE ROI, *le relevant.*

Levez-vous ; allez, je vous pardonne,
Malheureux ! ignorez le poids d'une couronne ;
Cependant évitant un trop juſte courroux,
Que la mer dès ce jour me ſépare de vous.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE échappant aux assassins qui arrivèrent à son lit, au moment où elle en sortoit, suivie de la Marquise DE TOURZEL, conduisant le DAUPHIN & MADAME, fille du Roi.

LE ROI.

MADAME, en quel état?

LA REINE.

On en veut à ma vie.

Le Duc DE GUICHE, *mettant la main à son épée.*

Ah! tout mon sang avant qu'elle vous soit ravie.

LE ROI, *à la Reine.*

(Au Duc de Guiche.)

Demeurez près de moi. Vous, Monsieur, il suffit;
Pour le salut de tous, s'il fallut qu'un pérît,
Je connois mes devoirs, & dans mon rang sublime;
C'est à moi qu'appartient d'être cette victime.

(On entend battre la générale. Le Marquis de la Fayette, que l'on a été réveiller, paroît d'un côté du théâtre, à la tête des ci-devant Gardes-Françoises; de l'autre côté s'avancent les Députés des Etats, nommés pour accompagner le Roi, parmi lesquels on distingue le Comte de Mirabeau.)

(Le Dauphin effrayé se jette dans les bras de son père.)

(Les Troupes enveloppent la famille Royale, & l'emmènent : les Deputés les suivent, excepté Mirabeau.)

SCÈNE dernière.

Le Comte DE MIRABEAU *seul.*

NOUS, sans perdre de temps en regrets inutiles,
Cherchons des instrumens sous ma main plus dociles;
A mes hardis projets une fois parvenu,
Peu m'importe qu'après Mirabeau soit connu.

FIN.

167.

610